

« Audience » et « Vernissage »

Michel Vaïs

Number 66, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29528ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (1993). « Audience » et « Vernissage ». *Jeu*, (66), 106–109.

«Audience» et «Vernissage»

Pièces en un acte de Václav Havel; traduction de Marcel Aymonin et Stephan Meldegg. Mise en scène : Jean-Claude Côté; scénographie : Daniel Castonguay; costumes : Normand-Godfroy Bourget; éclairages : Guy Declos; musique : Luc Lévesque. Avec, dans *Audience*, Denys Lefebvre (Vanek) et Julien Poulin (Sladek); dans *Vernissage*, Annie Gagnon (Vera), Denys Lefebvre (Ferdinand) et Frédéric Teyssier (Michael). Production du Théâtre de la Récidive, présentée au Théâtre Biscuit du 3 au 27 février 1993.

Deux bijoux de l'absurde tchèque

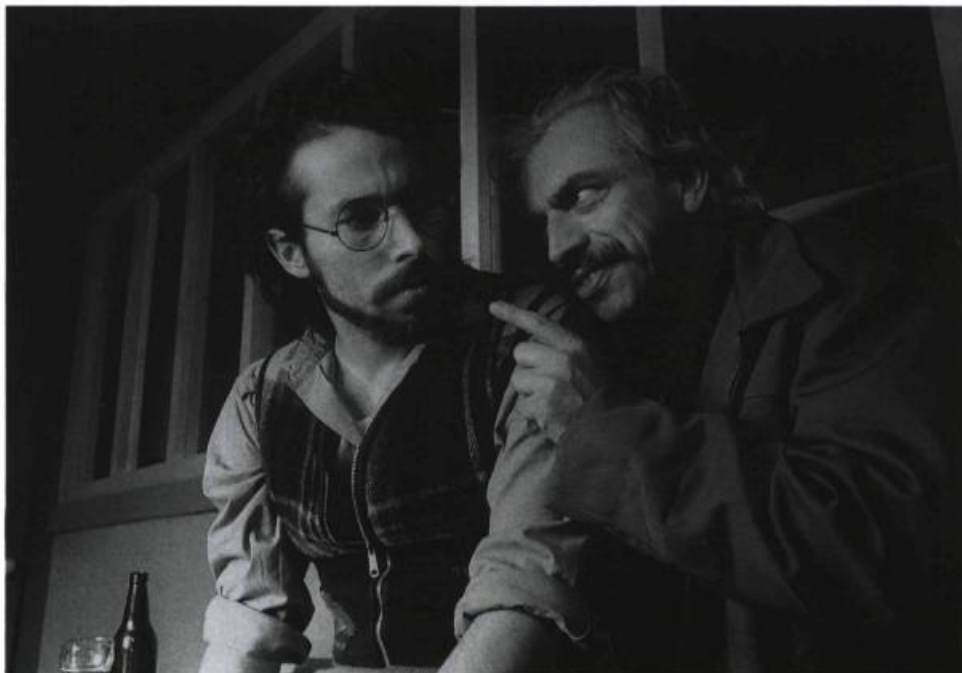
Jouées pour la première fois à Montréal, ces deux petites pièces avaient déjà été présentées à la première Quinzaine internationale du théâtre de Québec en juin 1984 par une troupe yougoslave, l'Atelier 212 de Belgrade. Interprété en serbo-croate par d'extraordinaires acteurs, le spectacle avait alors remporté deux prix d'interprétation¹. L'audace consistait alors naturellement, pour des acteurs d'un pays socialiste, à donner en tournée à l'étranger une œuvre interdite en Tchécoslovaquie. À Montréal, alors qu'aucune censure n'a jamais pesé sur les pièces de Havel, il est surprenant qu'on les ait si longtemps négligées. Il faut donc saluer le Théâtre de la Récidive de faire enfin connaître au public ces pièces, qui ont déjà fait le tour du monde plusieurs fois. Et il est ironique de constater qu'elles ne nous arrivent à Montréal qu'après la chute du régime communiste en Tchécoslovaquie.

Les deux œuvres sont toujours jouées à la suite l'une de l'autre, même si elles constituent des entités parfaitement indépendantes. En réalité, il s'agit de deux éclairages portés sur un même personnage, nommé Vanek dans la première pièce et Ferdinand dans la seconde, qui essaie de se réadapter à la société après avoir séjourné en prison à cause de son action militante. *Audience* se passe dans un bureau, ou une petite salle de repos, de la brasserie où travaille Vanek. Pour gagner sa vie, ce dernier passe ses journées à faire rouler des barils de bière dans le sous-sol glacial de l'usine. Travail éprouvant et dégradant pour un intellectuel, mais il ne se plaint pas. Son patron, Sladek, qui l'a fait venir pour lui parler de quelque chose d'important, écluse bière sur bière pour se donner une contenance, et l'invite à en faire autant, histoire de sceller leur amitié nouvelle et leur confiance réciproque.

Mais Vanek n'est pas ce genre de personne. Il n'aime pas vraiment la bière. Oui, il préfère un petit verre de vin, mais de temps en temps seulement. Oui, il écrit des pièces de théâtre, le soir, mais pas ces temps-ci, il est trop fatigué. Entre deux petits tours à

1. *Jeu* 34, 1985.1, p. 41-50.

Frédéric Teyssier et Julien
Poulin dans *Audience*.
Photo : Robert Pierre
Venne.



l'urinoir, le patron lui demande s'il ne pourrait pas par hasard user de ses relations pour inviter à déjeuner à la brasserie une actrice de théâtre très connue. Vanek promet de faire de son mieux... Puis, gagnant de l'assurance au fur et à mesure qu'il s'imbibe d'alcool, Sladek se met à pester contre tous les surveillants, les contrôleurs, les fonctionnaires incapables et autres informateurs qui l'empêchent de bien faire son travail. Vient enfin le pot aux roses : l'un d'entre eux lui a demandé de produire un rapport négatif sur Vanek, et Sladek pense que Vanek devrait rédiger lui-même ce rapport!

Pris dans un engrenage sans issue — comme cet autre Tchéque nommé Joseph K. —, le héros havélien fait toujours face à un étonnant retournement de la situation. Ici, on ne sait plus trop qui, de Vanek ou de Sladek, est en audience devant l'autre. Qui est demandeur? qui est à plaindre? l'écrivain qui se réhabilite par un emploi de bête de somme, ou son patron qui n'a pas d'autre horizon pour toute sa vie que sa misérable condition? Est-il plus pénible d'être un intellectuel condamné à un travail manuel, peut-être temporaire, ou un prolétaire inculte à jamais obligé de noyer son impuissance dans la bière? Et qui détient le vrai pouvoir, l'homme qui est actuellement le patron de la brasserie (mais pour combien de temps?) ou celui que les autorités redoutent?

Julien Poulin, en Sladek, est superbe. L'œil allumé à chaque retour d'une miction (car en urinant, Sladek pense à sa grande actrice), l'ivresse précisément calculée, l'emportement vif quand il le faut, il campe un patron aussi autoritaire que vulnérable. Quelle assurance dans le jeu de cet acteur! Quelle dentelle aussi lorsqu'il ouvre l'âme de son personnage, pour le rendre attachant malgré la répugnance qu'il inspire! Son vis-à-vis paraît un peu falot en Vanek : faiblard, plus comique que touchant, il manque de

crédibilité dans la peau de l'écrivain. Le décor se réduit à une porte et une cloison vitrée derrière laquelle doit se trouver l'urinoir. Chaque ouverture de la porte s'accompagne d'un bruit mécanique sourd qui suggère l'enfer quotidien de la brasserie. Devant la cloison, se dresse un petit comptoir où les canettes de bière se succèdent à un rythme hallucinant, et deux sièges, dont le haut tabouret sur lequel se hisse Vanek avec difficulté. On le voit, par la situation physique des personnages, le metteur en scène a voulu signifier que le subalterne n'est pas nécessairement celui qu'on croit. Par ailleurs, les déplacements sont réduits au minimum, sur la minuscule scène du théâtre de poche de même que dans l'allée de la salle. Vu l'exiguïté des lieux, l'entrée de Vanek doit d'ailleurs se faire par la porte de la salle, non par la scène.

Vernissage offre une situation plus détendue. Le rire, d'abord grinçant, se transforme à la fin en un délire absurde que ne désavouerait pas l'auteur de *Jacques ou la Soumission*. L'action se passe chez un jeune couple cosu de Prague. Ferdinand, qui se réhabilite en travaillant durement dans une brasserie, rend visite à ses amis Vera et Michael, qui viennent de réaménager leur appartement. C'est une sorte de «pendaison de crémaillère intime», ou de vernissage, puisque les murs sont à peine secs. Les deux hôtes font les honneurs de la visite au pauvre Ferdinand. Ils ont travaillé bien fort pour refaire la décoration de leur intérieur, et pour réunir des meubles et des bibelots rares et chers, mais qui sont du plus bel effet. Là encore, mais davantage que pour *Audience*, les contraintes du plateau lilliputien alliées à la modestie des moyens financiers de la compagnie laissent beaucoup de place à l'imagination. Ainsi, sur les murs nus et lisses du minuscule salon, on imagine sans peine la vierge gothique dans sa niche et le sabre turc; on «voit» aussi le confessionnal rococo, la cheminée, et même la salle à manger attenante, que le metteur en scène a carrément placée... dans la coulisse! Cette économie n'a heureusement pas empêché le scénographe d'assortir le divan moelleux à la chic robe de Vera, qui arborent le même tissu merde d'oie.

Quant au dialogue, il porte sur les avantages de la société de consommation et de la vie rangée d'un couple marié et heureux, comparés à l'existence déréglée et sûrement malheureuse d'un intellectuel marginal. Tout en voulant du bien à Ferdinand — et en le bourrant de *clams au chutney sweet and sour*, avec l'accent et avec du scotch —, Vera et Michael l'humilient. «Notre couple est une réussite», clame sans sourciller Vera lors d'un échange impromptu de congratulations avec son époux. Après un éloge ému de leur bambin, qui dort dans sa chambre, les deux tourtereaux vont même jusqu'à se livrer à une démonstration de flirt devant leur ami qui, à leurs yeux, est sans doute sexuellement insatisfait. L'accusant même de ne plus écrire, ils le poussent à bout jusqu'à ce qu'il décide, par deux fois, de les plaquer là. Pourtant, jamais Ferdinand n'osera exploser. C'est le couple qui, dans une ultime protestation, lui reprochera d'un même souffle de refuser l'appartement chic, les *clams*, le sauna, les disques rapportés de Suisse, le scotch; de vouloir les quitter et les laisser seuls, sans même voir leur décortiqueur d'amandes tout neuf!

Cette énumération d'objets, qui est, entre autres, signe d'un dérèglement de la conversation, fait songer à la fois aux premières pièces d'Ionesco, qui exploraient la «tragédie du langage», et à la chanson de Boris Vian («la Complainte du progrès») où,

Denys Lefebvre, Annie Gagnon et Frédéric Teyssier dans *Vernissage*. Photo : Claude Thuot.



au moment de la rupture conjugale, «on se garde tout» : de «la tourniquette pour faire la vinaigrette» au «ratatine-ordure» et au «coupe-friture». Une mise en scène expressionniste souligne d'ailleurs le ton caricatural de la fin : renversement des acteurs sur les fauteuils, tête en bas, jeu proche du dessin animé, qu'avait laissé présager, tout au long de la pièce, une symétrie amusante des gestes de Vera et de Michael (s'asseyant dans le divan, se croisant les jambes, etc.) et des leitmotifs gestuels de Ferdinand (à chaque sonnerie d'horloge, il retouchait un bouquet de fleurs, par exemple).

Denys Lefebvre gagne en assurance en Ferdinand par rapport au personnage de Vanek qu'il jouait dans *Audience*. On le sent moins démuni. Annie Gagnon compose une Vera pâmée devant son époux, un peu «évanouée», et Frédéric Teyssier est un Michael cruel et niais, fondant devant sa douce moitié. Ces deux pièces à l'humour grinçant, caustique, sont bien défendues, grâce à une mise en scène sans fioritures, qui se résume essentiellement à une direction d'acteurs habile et serrée. Bravo à Jean-Claude Côté et au Théâtre de la Récidive d'avoir présenté en première montréalaise les deux pièces les plus montées de cet important auteur contemporain, après avoir fait de même avec *Don Juan revient de guerre* de Odön von Horváth. ◆